

Diversité des autres édifices religieux des XVe et XVIe siècles dans les pays romands

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **158 (2015)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHAPITRE 12

Diversité des autres édifices religieux des XV^e et XVI^e siècles dans les pays romands





Fig. 924. L'église Saint-Maurice de Corsier-sur-Vevey. Vue vers l'est du chœur reconstruit avant 1430, après restauration (photo Claude Bornand).

Des églises à chœur spatialement important

A part quelques cas particuliers déjà étudiés (Brent, Genolier, Commugny, Montet et Treytorrens), nous ne nous étendrons pas sur les nombreuses églises plus modestes qui, tout en conservant souvent l'ancienne nef non voûtée, restée à la maintenance des paroissiens ou des usagers, ont reçu, à la fin du Moyen Age, un nouveau chœur¹ ou ont formé une nouvelle église à chœur limité à une seule croisée d'ogives. Mais en fait, leur modestie architecturale n'était qu'apparence puisque ces chœurs étaient souvent rehaussés de peintures murales, développant surtout les thèmes traditionnels – le tétramorphe et la «Majestas Domini» – comme le montrent quelques exemples conservés (Chardonne², Noville, Montet³) ou des décorations particulièrement denses (Vongnes et Châtillon-la-Palud, dans l'Ain) et qu'on retrouve aussi bien sûr dans les plus amples (Pampigny: voir fig.926; Corsier-sur-Vevey: voir fig. 924; Goumœns-la-Ville). Sans parler de la présence de vitraux très colorés, rarement conservés, dont quelques-uns sont publiés ici pour faire mémoire de l'apport des couleurs dans ces intérieurs alors aussi (voir fig. 401, 798 et 902).

En revanche, il vaut la peine de signaler deux types de réalisations. D'abord les chœurs à deux travées, plus monumentaux mais simplement de plan rectangulaire, hors ceux qui ont déjà été traités avec les groupes d'ouvrages bien attribués ou attribuables dans l'ancien Pays de Vaud (Romont, Estavayer, Oulens, Curtilles, Chapelle-sur-Moudon, Perroy), et en Savoie (Ballaison), ou dans le Jura (Porrentruy), et qui le seront (Saint-Pierre de Môtiers-Travers NE). Ensuite les rares chœurs de toutes nos régions en berceau bien datés du XV^e siècle et, de ce fait, franchement archaisants (Villarzel-l'Evêque VD et Cluses en Faucigny: pp. 564-565 et 587-588).

L'église Saint-Pierre de Pampigny. – L'édifice, attesté au XII^e siècle et très partiellement fouillé en 1933, a gardé du Moyen Age les murs de la nef et le chœur orthogonal à deux croisées d'ogives – dans œuvre: 6 m sur 10,80 et 6,50 de haut⁴ – qui offre des vestiges de peintures murales. Il a reçu très tard, en 1736, un couverture d'ogives sur la nef, avec suppression de l'arc triomphal et de son clocher-arcade à deux baies, et une nouvelle façade

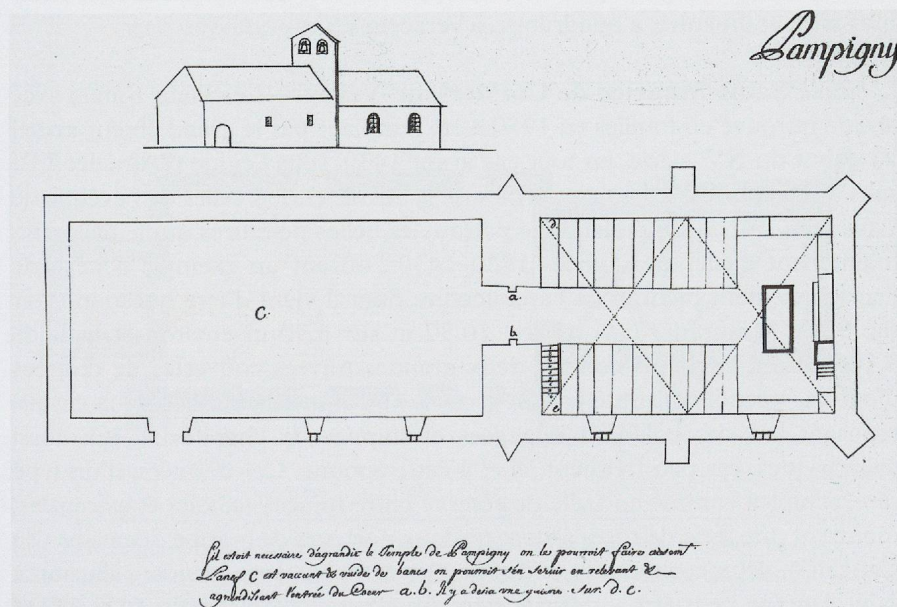


Fig. 925. L'église Saint-Pierre de Pampigny. Le plan de l'église en 1702, par le commissaire Antoine Gignillat (Archives cantonales vaudoises).

Fig. 926. L'église Saint-Pierre de Pampigny. L'intérieur du chœur, vers 1434, avec ses peintures (photo MG, 1987).

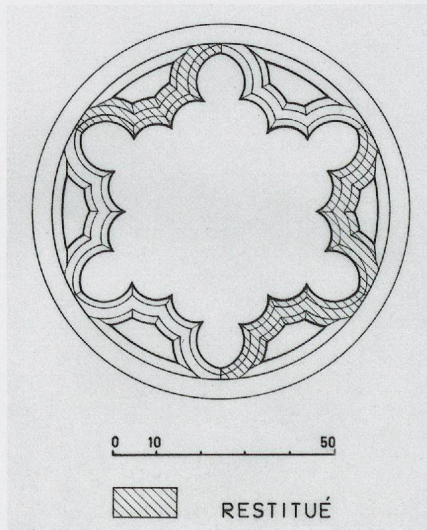
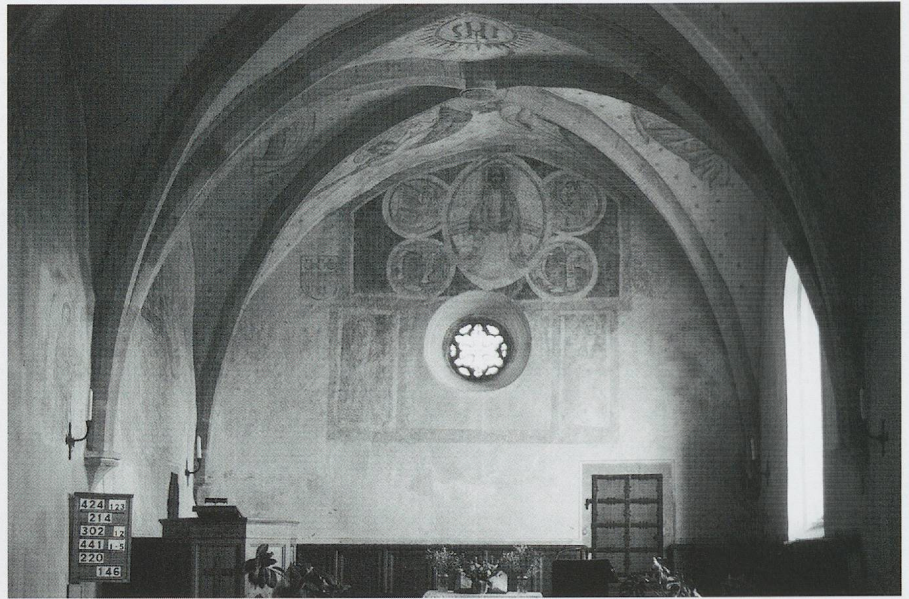


Fig. 927. L'église Saint-Pierre de Pampigny. L'oculus lobé au fond du chœur, vers 1434 (relevé de 1933 par Frédéric Gilliard).

baroque à campanile, sur le modèle du temple de la Fusterie à Genève, précédée d'un vestibule ouvrant sur l'ancienne porte d'entrée, latérale⁵.

L'état antérieur aux grands travaux du XVIII^e siècle est bien connu par un plan de 1702 avec vignette (fig. 925). L'agrandissement gothique du chœur est sans doute l'un des plus anciens de la fin de la période médiévale, probablement de peu avant 1434, année où les villages de Sévery et Cottens règlent un différend avec Pampigny à propos de la restauration de leur église-mère, et notamment du chœur «récemment réparé»⁶. Les deux croisées d'ogives sans formerets et aux nervures simplement chanfreinées reposent sur des culots schématiquement prismatiques, dont l'un porte un écu aux armes illisibles et un autre l'inscription «Monrichier»: celle-ci indique la participation aux travaux d'une troisième filiale alors que les armes des seigneurs de Monricher eux-mêmes, dont la branche était éteinte en 1439, se retrouvent soit sur les peintures anciennes qui ornent le chœur, soit, sculptées sur un écu, à l'extérieur de celui-ci (fig. 926). Les baies sont toutes modernes, sauf celle dans l'axe du chœur, qui forme exceptionnellement un oculus à six trilobes entièrement ajourés, partiellement refait en 1936 (environ 0,80 m de diamètre) (fig. 927). Il est rare ici de trouver des oculi dans les chœurs d'époque flamboyante à la place de fenêtres, mais on en voit encore un au Grand-Abergement, en Valromey, dans l'ancien diocèse de Genève un siècle plus tard, et un autre, à quadrilobe, à Vercorin VS⁷.

L'église Saint-Maurice de Corsier-sur-Vevay. – Le chœur roman avec abside retrouvé en fouilles en 1950 a été remplacé par le grand chœur actuel au début du XV^e siècle, en tout cas avant 1430, sous l'égide d'Amédée VIII sans doute, puisqu'il porte les armes de la Savoie et non celles de l'évêque de Lausanne, qui en est pourtant le patron; les belles peintures qui le décorent, maintenant datées des années 1420–1430⁸, offrent un exemple achevé de l'enrichissement pictural de l'architecture dont il vient d'être question (voir fig. 924). Mesurant, dans œuvre, 10,50 m sur 6,90 m environ et haut de 9,10/9,30 m, le chœur compte deux grandes travées couvertes de croisées d'ogives, à profil constitué par un gros tore à méplat flanqué de deux cavets, reposant sur des colonnes engagées et munies de chapiteaux eux aussi cylindriques, cas peu fréquent ici et à cette époque. Ces derniers, d'un type rare, sculptés comme en taille de réserve entre minces tailloirs et astragales, montrent une série de roses sauvages, deux porteurs de grappe de raisins (de Canaan?), deux cochons (?) et des feuilles de chêne avec glands – allusion à saint Antoine peut-être – des rinceaux, une branche fleurie (fig. 928–930 et



voir vignette, p. 543): à rapprocher, en moins plastique mais en plus figuratif, des chapiteaux en frises végétales en honneur dans la seconde moitié du XIV^e et au début du XV^e siècle dans la région (voir pp. 492-493), et surtout de certains chapiteaux du bas-côté sud de Notre-Dame de Romont, aussi du XIV^e siècle⁹.

Très tôt des chapelles commencent à garnir les flancs de la nef, se liant finalement jusqu'à former des bas-côtés, mais aucune ne donne sur le chœur qui, en revanche, est flanqué au nord par le clocher d'essence romane et à flèche de pierre sommaire. Nombreuses restaurations dès 1605 (couvrement de la nef, etc.), dont, pour le chœur spécialement, en 1887-1889, 1950, et 1994-1996¹⁰.

Le chœur de la paroissiale Saint-Germain d'Assens (1453-1454). –

La reconstruction du chœur est l'une des seules de ce groupe datées avec précision et certainement la plus archaïsante¹¹. Si l'église bien attestée au XII^e siècle subsiste dans la nef, le chœur avait déjà été réédifié assez tôt sur un plan rectangulaire, comme l'ont montré les investigations de 1950, et la visite pastorale de 1453 constate l'agrandissement encore en cours par une travée plus ample, qui a abouti à l'état actuel (fig. 931): un chœur orthogonal de 10,50 m sur 5,25 et de 5,75 de haut, couvert de deux croisées d'ogives inégales et reposant sur de simples colonnes engagées dans les angles et, au milieu, sur deux piles composées à bases et chapiteaux avec corbeille à simple emboîtement d'un cylindre et d'une pyramide tronquée. Les nervures et les

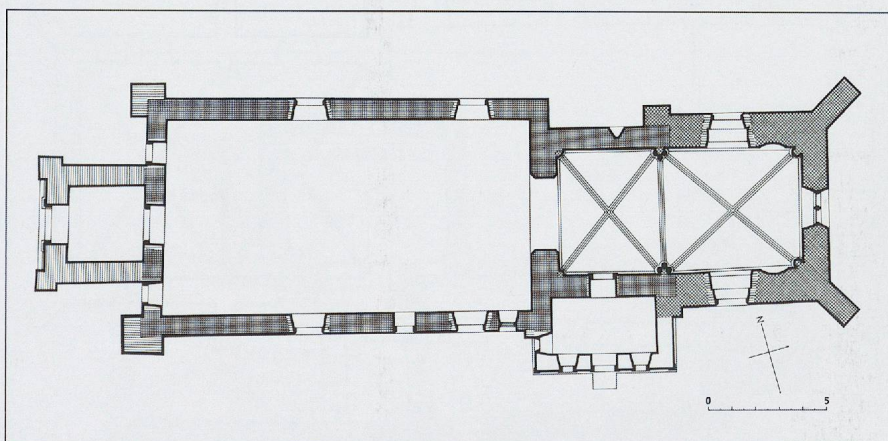


Fig. 931. L'église Saint-Germain d'Assens. Plan chronologique: clocher-porche, 1717; nef et 1^{re} travée du chœur, XII^e-XIII^e siècles; seconde travée du chœur, 1453-1454; sacristie, 1769 (ancien dessin pour MAH).

Fig. 928. L'église Saint-Maurice de Corsier-sur-Vevey. Chapiteau du chœur, avant 1430 (photo MG, vers 1970).

Fig. 929. L'église Saint-Maurice de Corsier-sur-Vevey. Chapiteau du chœur, avant 1430 (photo Claude Bornand, vers 1994).

Fig. 930. L'église Saint-Maurice de Corsier-sur-Vevey. Chapiteau du chœur, avant 1430 (photo MG, vers 1970).

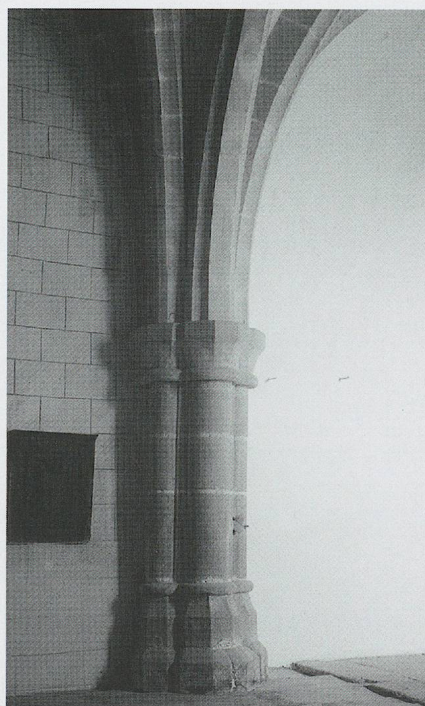


Fig. 932. L'église Saint-Germain d'Assens. Pilier composé engagé au nord du chœur de 1453-1454 (photo MG, 1972).

formerets ne sont pas simplement chanfreinés mais à cavets, le tout d'un style très traditionnel assez rare pour une œuvre de cette importance, qui n'empêche pas de développer un espace remarquablement sensible (fig. 932). Le clocher-arcade qui surmontait aussi l'arc triomphal a été remplacé par un clocher-porche peut-être seulement en 1717. La grille du chœur, de 1696, qui sépare encore maintenant la nef protestante du chœur catholique de cette église mixte rappelle également les dispositions communes des églises de la fin du Moyen Âge, comme elles existent encore à Oulens VD et dans le canton de Fribourg¹².

L'église Saint-Théodule de Goumœns-la-Ville. – L'une des plus vénérables églises de la région du Gros-de-Vaud a reçu au XV^e siècle un vaste chœur de plan rectangulaire (7 m sur 9,70 dans œuvre), montrant encore un lourd décor peint (anges musiciens et tétramorphe), certainement postérieur à 1430¹³ (fig. 933b). Les deux croisées d'ogives à doubleau avec simples cavets et à nervures avec doubles cavets, profil plutôt tardif ici, sont portées par des colonnes engagées dans les angles et par des piles composées au milieu, munies de chapiteaux à tailloirs anguleux et à corbeilles comme celles d'Assens. Englobées au moins partiellement dans un profil ondulant plus ou moins bien conservé¹⁴, ces piles appartiendraient à un type amorcé au XIV^e siècle, à Rodez spécialement, et continué jusqu'au XVI^e, notamment en Champagne, mais il resterait unique dans nos régions et, de ce fait, difficile à dater et à situer¹⁵ (fig. 933 a). Cette rareté témoignerait sans doute de l'activité d'une main-d'œuvre étrangère: la présentation du curé de Goumœns relevant d'ailleurs de l'abbaye de Montbenoît (Doubs) pourrait être une indication, mais la Franche-Comté n'utilise pas ce type de pile, semble-t-il¹⁶. Les fenêtres ont été rénovées vers 1744, en 1848 et encore en 1923; le seul fragment de remplage gothique du chœur, muré, ne montre pas un caractère vraiment flamboyant.

On ne peut parler de cette église sans rappeler la disposition très particulière de son *clocher-porche*, simplement muni de baies jumelées à l'étage du beffroi. Au milieu du XV^e siècle, il était déjà flanqué de locaux, dont on ignore la date de construction, mais bien liés aux fonctions religieuses ou ecclésiastiques: il s'agit alors d'une «chambre pour la confrérie des paroissiens», placée «près du clocher», et d'une «pièce servant de sacristie sous ou à côté de la grande porte¹⁷» (fig. 933 b). Ce ne sont donc pas de véritables «chapelles» comme dans les autres cas de ce genre, mieux connus, à Saint-Martin de Vevey, aux Verrières, et à Saint-Blaise (voir p. 393).



Fig. 933 a. L'église Saint-Théodule de Goumœns-la-Ville. Un pilier composée du chœur, avant 1430: état après la restauration de 1952 (photo MG).

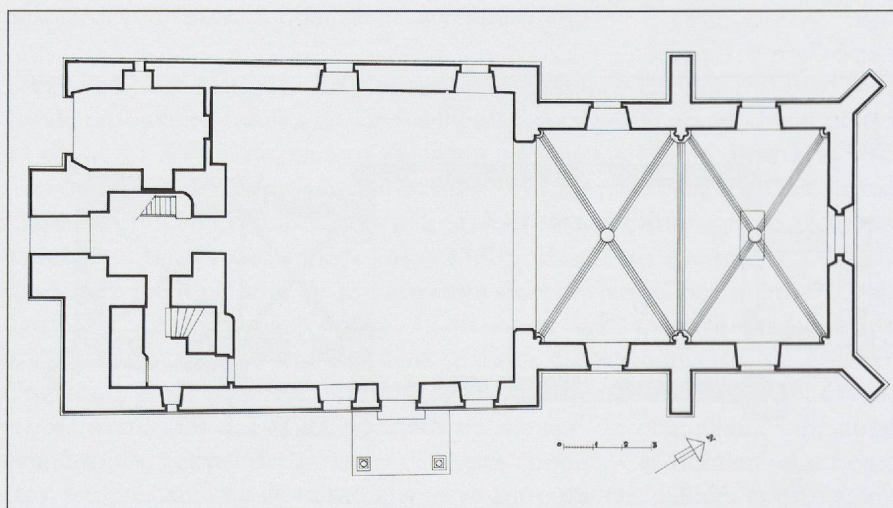


Fig. 933 b. L'église Saint-Théodule de Goumœns-la-Ville. Le plan, montrant bien le «massif occidental» du clocher-porche: état en 1957 (dessin Jean Iten pour MAH).



Fig. 934 a. L'église Saint-Maurice de Lavigny. L'entrée de la chapelle Saint-Jean-Baptiste (vers 1460) s'ouvrant derrière le pilier sud de l'arc triomphal (photo Bernard Anderes pour la SHAS).

L'église Saint-Maurice de Lavigny. – Le chœur actuel de cette filiale de la paroissiale et priorale d'Etoy a, au milieu ou au 3^e quart du XV^e siècle, remplacé en partie et non seulement prolongé le chœur orthogonal retrouvé en fouilles en 1932, déjà aussi large que la nef romane, couverte en berceau après coup¹⁸. A restaurer en 1416, il devait être recrépi et «blanchi» en 1453¹⁹: il n'était donc alors pas encore agrandi pour former comme aujourd'hui deux travées à simples croisées d'ogives et à doubleau, sans formerets, mesurant dans œuvre de 8,70 m à 9,30 ensemble sur 4,50 de largeur, et exceptionnellement toutes à cavets sur culots prismatiques (fig. 934 b). Il montre une clef de voûte avec l'écu de Savoie, apparemment les armes de François de Savoie, dès 1458 prévôt commendataire du Grand-Saint-Bernard, dont dépendait le prieuré

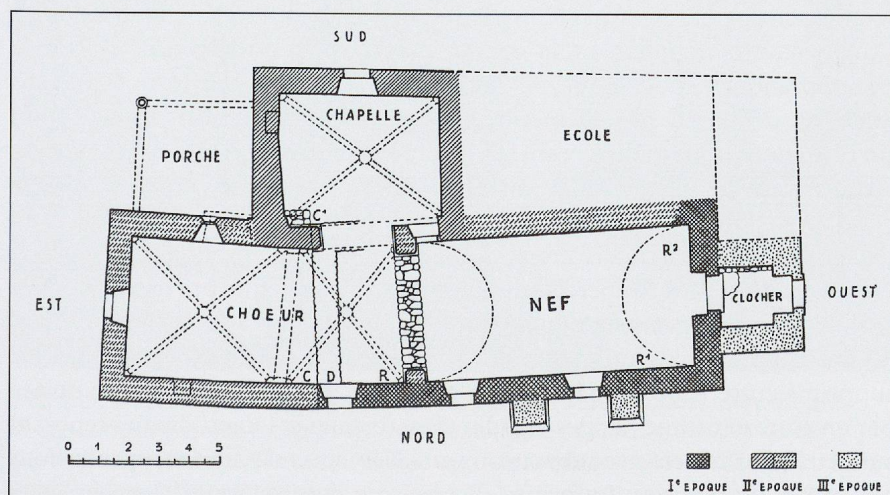


Fig. 934 b. L'église Saint-Maurice de Lavigny. Le plan chronologique, selon l'architecte Frédéric Gilliard (publié dans la *RHV* 1933).

d'Étoy, et une autre à croix tréflée, qui fait allusion sans doute au vocable de l'église²⁰. La chapelle Saint-Jean-Baptiste, construite au sud par noble Othonin de Lavigny vers 1460 probablement, est en tout cas bien attestée en 1465²¹; elle flanque maintenant à la fois le chœur et la nef, son arcade passant derrière le pilier qui soutient l'arc triomphal, avec une porte en accolade inscrite dans la partie donnant sur la nef (fig. 934 a). Cette disposition exceptionnelle pourrait, selon Frédéric Gilliard, faire penser à une reconstruction du chœur en deux étapes non traditionnelles: la première à l'est, vers 1460 à notre avis, et la seconde à l'ouest, sans doute presque contemporaine bien que moins raffinée.

Les églises à nefs uniques entièrement voûtées d'ogives

La plus ancienne qui soit conservée ici appartient à l'église Saint-François à Lausanne, dont la nef unique a été voûtée d'ogives déjà vers 1383/1387, sous le maître d'œuvre Jean de Liège (voir fig. 52). Elles demeurent rares au XV^e siècle, mis à part dans les quatre églises paroissiales à vaisseau unique de Genève et dans celles du même type relevant de bons maçons-architectes en partie sans doute d'obédience genevoise et déjà étudiées (Nyon, Coppet, Aigle, Flaxieu et Vongnes), et elles n'apparaissent que tardivement, dès la fin du XV^e siècle, dans la plupart des grandes «collégiales» ou paroissiales munies de collatéraux (Romont, Estavayer, Villeneuve, Montreux, Saint-Saphorin, Orbe, Saint-Aubin-en-Vully, La Sagne, Porrentruy), déjà étudiées elles aussi. A remarquer que de grandes chapelles à nef unique sont aussi dotées de voûtes d'ogives (Macchabées à Genève, Saint-Antoine à La Sarraz, Saint-Michel à Porrentruy, Sainte-Anne à Estavayer, chapelle de Pérolles à Fribourg).

Celles, mal documentées, dont il va être question ici se concentrent dans la région d'Orbe, peut-être par un effet de concurrence de voisinage, et gravitent sans doute dans l'orbite de cette ville, creuset d'architecture régionale déjà au XV^e siècle (voir pp. 491 sq. et 521).

L'église Saint-Vit de Lignerolle. – Cette paroissiale, dont dépendaient le bourg et la forteresse savoyarde des Clées, est assez importante par ses dimensions, puisqu'elle mesure près de 24 m de long dans œuvre, et paraît d'une complication exceptionnelle du fait de l'implantation de son clocher-tour sur l'ancienne nef, comparable pour toute la région peut-être seulement à ceux de Montanges et de Villes, tous deux en Michaille (Ain: voir fig. 254, 262 et 264). Son état actuel résulte des nombreuses transformations soigneusement étudiées par Olivier Dubuis déjà en 1953²² (fig. 935–936). Dans ses murs uniquement, la nef daterait de la fin du XIII^e siècle (?) et le chœur pratiquement cubique, de 6,30 m de côté dans œuvre, a été édifié sans doute au début du XV^e. Il montre une croisée d'ogives sans clef, à profil simplement chanfreiné, reposant sur colonnes engagées munies de chapiteaux sommaires. Un incendie, au 3^e quart du XV^e, a entraîné le couvrement de la nef d'aspect trapu avec sa largeur de 8,50 m pour une hauteur de 6 à 7 m au maximum. Prévue à quatre croisées d'ogives, de même profil mais sur culots prismatiques et sans formerets, et séparée du chœur par un arc triomphal, elle se borna à trois travées et la quatrième, à l'est, fut établie à partir du dernier doubleau pour porter un petit clocher. Ce premier dispositif, mal connu, fut supprimé entre 1500 et 1536 pour installer une tour plus lourde, et remplacé par un autre constitué par des arcades transversales et longitudinales reposant sur deux piles carrées avec chapiteaux aux éléments en partie récupérés. Sous ses voûtes en berceau de formes diverses, ce dernier abrita alors les deux

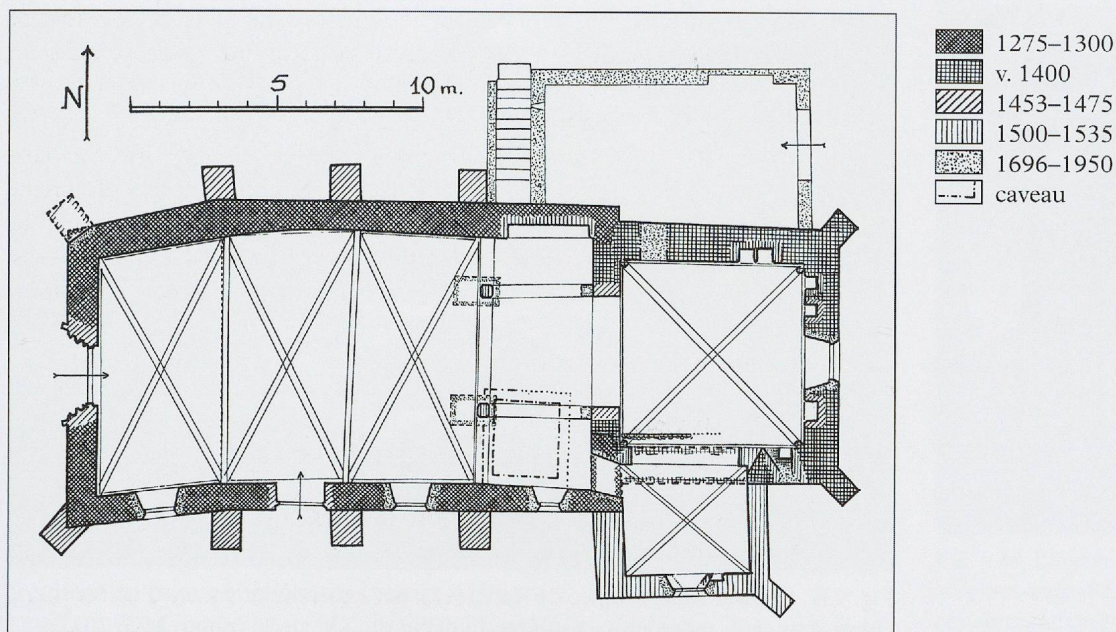


Fig. 935. L'église Saint-Vit de Lignerolle. Le plan archéologique de l'église, après restauration, par François-Olivier Dubuis (paru dans *RHV*, 1954).

autels fondés auparavant par les nobles de Gallera et constituant de vraies chapelles, se rapprochant ainsi un peu du type du faux jubé de Saint-Jean de Fribourg et du faux « transept » de l'église de Concise VD, voire de la collégiale de Valangin NE (voir fig. 732 b et 661-663 a-b). La transformation et la surélévation de la tour en 1696 obligèrent à renforcer ces piliers de manière lourde et disgracieuse. La grande restauration en 1950-1952 a permis le retour à l'état du 1^{er} tiers du XVI^e siècle (fig. 936).

La chapelle des Sévery, plus récente et en saillie, qui porte leurs armes sur l'un des culots, est voûtée d'une croisée d'ogives aussi, profilées à deux cavets mais sans formerets, et s'ouvre au sud du chœur par une grande arcade brisée à impostes, celle de l'est à riche mouluration gothique.



Fig. 936. L'église Saint-Vit de Lignerolle. L'intérieur vers le chœur, avec croisées d'ogives de la seconde moitié du XV^e siècle et arcades du début du XVI^e siècle portant la tour, renforcées en 1696. Etat après la restauration de 1950-1952 (photo Monique Fontannaz).

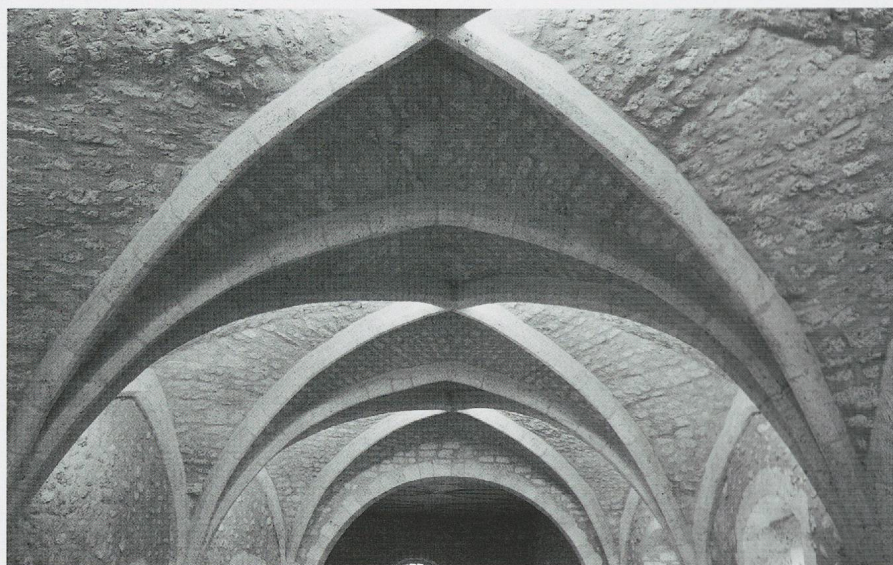


Fig. 937. L'église Saint-Sulpice de Rances. La nef entièrement voûtée d'ogives sur culots sans clefs apparentes, peut-être du début du XV^e siècle (photo MG, 2012).

A remarquer encore l'exceptionnel *portail* en arc brisé, enrichi d'un chambranle développé, avec trois tores et gorges intermédiaires, et surmonté d'une archivolte pénétrant dans les piédroits extérieurs à pinacles. Le tympan, ajouré partiellement de soufflets et de quadrilobes, paraît être un ouvrage remonté tardivement, mais avant la fin du XIX^e siècle (voir fig. 1102 d).

L'église Saint-Sulpice de Rances. – Dès le XV^e siècle, l'église paroissiale, dont le patronat appartenait à l'évêque de Lausanne, comportait une série de croisées d'ogives, toutes de même largeur (dans œuvre: 6,80 à 8 m de long sur 6,30 m en moyenne), sans doute au nombre de deux pour le chœur et trois pour la nef, mais elle a perdu les premières écroulées en 1820 et remplacées alors par un plafond²³. Les croisées restantes, qui mesurent en tout 13,20 m de long sur 6 à 6,50 m, ont des nervures et des doubleaux de taille égale et des formerets, tous simplement chanfreinés, mais sans clefs apparentes, ce qui est rare et plutôt tardif (Grand-Abergement, Ain; Les Verrières NE; Lignerolle VD, Biemme BE, et Ripaille); elles reposent sur des culots prismatiques, dont deux montrent des croix de Saint-Maurice et de Savoie, armes qui pourraient signifier ici une aide financière de la Maison de Savoie à sa construction. Comme pour le chœur de Pampigny, la simplicité de l'ensemble laisserait croire à un ouvrage assez ancien (fig. 937): peut-être de la 1^{re} moitié du XV^e siècle? De fait, le clocher-porche en partie gothique, avec deux baies à meneaux à remplage gothique traditionnel au beffroi, possédait une croisée d'ogives sur culots prismatiques au rez-de-chaussée, et présente encore, comme l'avait déjà remarqué Albert Naef, un portail à décor similaire à celui de l'église d'Orbe du début du XV^e siècle, bien que très retaillé (voir fig. 855). Restaurations en 1899, 1935 et 1958.

L'église Saint-Jacques de Valeyres-sous-Rances. – Il n'est pas étonnant, pour une fois, que cette filiale de la paroissiale de Rances, en tout cas au XV^e siècle²⁴, présente une forte analogie avec son église-mère. Mais là, nous savons, grâce à deux campagnes d'investigation effectuées en vue de grandes restaurations (1908 et 1978/1979)²⁵, que l'église actuelle est le résultat des transformations successives d'une chapelle romane avec abside semi-circulaire, agrandie, tout en gardant la même largeur, à l'ouest d'abord par un «porche», puis, à l'époque gothique, à l'est par un nouveau chœur rectangulaire couvert d'une croisée d'ogives, qui existe encore: ce qui a donné finalement à l'église une longueur de près de 25 m hors œuvre. Selon la visite de 1453, où

sont demandés un décor emblématique à l'extérieur du tabernacle mural au nord, donc déjà présent, et, au sud, le creusement d'une piscine liturgique, qui subsiste sous la forme d'une niche en accolade, ce chœur était bien l'actuel, mais il n'abritait pas encore d'autel en pierre²⁶. La chapelle Notre-Dame mentionnée alors comme annexe de l'église doit être celle qui a été démolie – dessinée sur les relevés de 1908 – et remplacée plus tard par la chapelle méridionale encore visible. Après un incendie bien localisable, la nef, étendue aux dépens du porche et aboutissant à un arc triomphal bien marqué, a reçu trois travées à croisées d'ogives, étape cruciale datable de la seconde moitié du XV^e siècle, en tout cas avant la fondation d'une seconde chapelle architecturale dédiée à saint Antoine en 1508²⁷ (fig. 938-939). Le caractère presque homogène de tous ces couvrements avec nervures profilées à simples cavets (chœur et chapelle nord) ou seulement chanfreinées (nef et chapelle sud) reposant sur des culots plus ou moins prismatiques, et munis de formerets – sauf dans les chapelles – en font un ouvrage intéressant par une unité stylistique qui se manifeste malgré la hiérarchisation des différentes parties. Ouvrage intéressant d'ailleurs aussi par son plan «en croix», plus fréquent en pays neuchâtelois (voir p. 410).

Le portail en arc brisé, très développé par rapport à ceux des églises de la région, se distingue du type d'Orbe, adopté à Rances, par l'absence de chapiteaux, ce qui confirmerait une datation plus tardive.

Ainsi que nous l'avons vu, le voûtement complet de l'église de *Pampigny* est un faux-ami puisque les croisées d'ogives de la nef ne remontent qu'à 1736 (voir p. 545), comme à *Corbonod* (Ain), dans le Haut-Rhône, où elles sont datées de 1700 et 1702. Mais rappelons qu'en Chablais savoyard, l'église de *Margencel* du XV^e siècle aussi offrait, avant son fort agrandissement néogothique, le même type de couverture complet qu'on retrouve ensuite dans le Bugey (Ain), à *Flaxieu* et *Vongnes* et dans deux églises du Valromey voisin, au *Petit-Abergement* et à *Lompnieu*.



Fig. 939. L'église Saint-Jacques de Valeyres-sous-Rances. Vue de l'intérieur de la nef entièrement voûtée d'ogives, après la restauration de 1979 (photo Louise Decoppet).

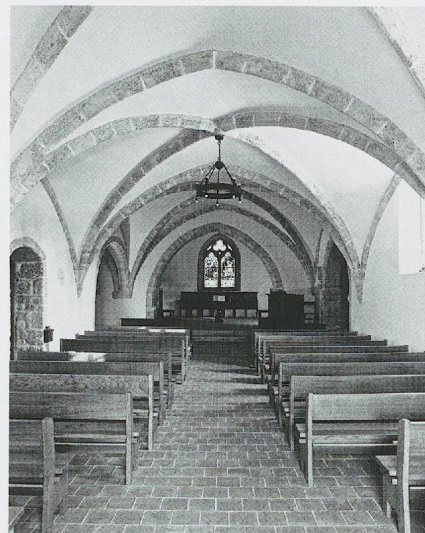


Fig. 938. L'église Saint-Jacques de Valeyres-sous-Rances. Vue de l'intérieur entièrement voûté d'ogives, le chœur dans la 1^{re} moitié du XV^e siècle et la nef dans la seconde moitié: état après la restauration de 1979 (photo Louise Decoppet).

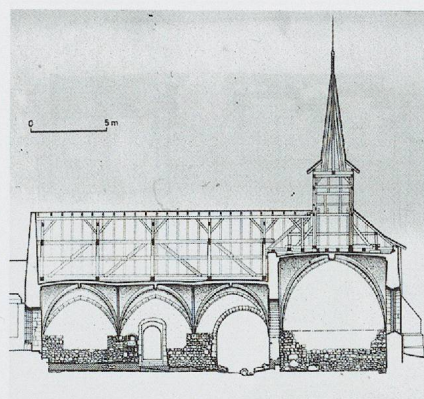


Fig. 938 b. L'église Saint-Jacques de Valeyres-sous-Rances. Coupe longitudinale vers le nord lors de la restauration de 1979 (Relevé Peter Eggenberger, etc.).

Les chapelles non attribuées les plus importantes dans l'ancien Pays de Vaud et à Fribourg



Fig. 940. La chapelle Saint-Lazare de la maladière de Vidy à Lausanne. Vue du sud-ouest (photo MG, 1973).

Rares sont les chapelles privées dont on sait qu'elles furent déjà considérées comme très intéressantes à la fin du Moyen Âge. Seule celle du seigneur François de Goumoëns, signalée en 1416 à l'église de Bioley-Magnoux, est qualifiée de «construite avec solennité», mais malheureusement elle n'existe plus²⁸.

L'ancien Pays de Vaud offre alors peu de grandes chapelles et peu de chapelles privées indépendantes toujours debout, à l'exception de celle de *Sainte-Anne de Rive* à Estavayer (voir pp. 502–505) et de la *chapelle-ossuaire Saint-Michel à Montreux* (voir pp. 562–563). En revanche, la ville de Fribourg comptait plusieurs chapelles isolées, dont deux, importantes, sont au moins en partie bien conservées (voir ci-dessous et pp. 556–557).

Les chapelles d'hôpitaux

Si l'on connaît encore par l'iconographie l'une des *chapelles d'hôpitaux* vaudoises de cette époque, celle de *Saint-Roch* à Lausanne, dont il a déjà été question à propos de maître Jean Contoz, mais qui a disparu (voir p. 215), les autres, plus modestes, ont très rarement survécu sauf la *chapelle Saint-Lazare de la maladière de Vidy* à Lausanne, non voûtée et simplissime avec son plan rectangulaire et son clocher-arcade²⁹ (fig. 940 et voir fig. 904), et surtout la *chapelle Saint-Antoine de l'hôpital de Cully*, ajoutée à ce dernier en 1515–1516, beaucoup plus élaborée et déjà traitée elle aussi à propos d'Antoine Dupuis (voir fig. 890–892).

Ailleurs en Suisse occidentale, qu'il nous suffise de rappeler d'abord l'existence de la *chapelle de l'hôpital de la Trinité* à Genève du dernier tiers du XIV^e siècle (voir p. 27) et surtout de présenter rapidement la *chapelle Notre-Dame de Bourguillon* à Fribourg, construite encore à l'époque de la domination savoyarde.

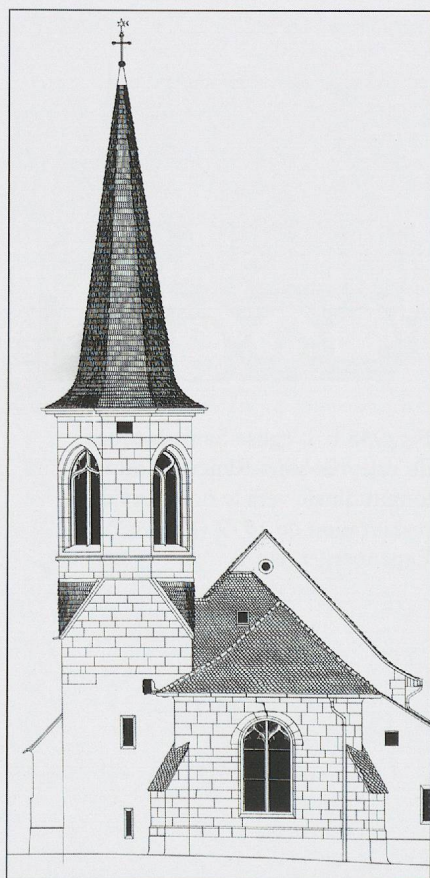


Fig. 941. La chapelle de la léproserie de Bourguillon à Fribourg. Élévation de l'est du clocher et du chœur de 1464–1466 pour la «maçonnerie» (Jean Dubas, *La léproserie et les chapelles de Bourguillon: aperçu historique et artistique*, 1982, dessin sans auteur cité).

La chapelle Notre-Dame de Bourguillon à Fribourg. – Cette chapelle accompagnant la léproserie pour toutes les «Anciennes Terres» de Fribourg est citée comme paroissiale jusqu'au XVI^e siècle et est devenue dès le XV^e une célèbre église de pèlerinage, indépendante des autres bâtiments³⁰. Il reste de sa reconstruction par Pierre Rono en 1464–1466 le chœur, d'ampleur moyenne – 8 m sur 5,40 dans œuvre – comptant deux travées à croisées d'ogives, dont les nervures se perdent dans les murs, et le clocher terminé en 1472, l'un des plus particuliers de la Suisse occidentale, avec le passage d'un plan carré pour la souche à un plan octogonal pour le beffroi, percé de quatre baies seulement et, comme la fenêtre du chœur, d'inspiration alémanique (fig. 941). Cette solution insolite s'apparente, en forte réduction, à celle du clocher-porche de Saint-Nicolas, non encore achevé alors à ce niveau mais dont les projets existaient déjà³¹, et à celle de la tour de l'abbatiale de Saint-Jean-d'Erlach, bien antérieure³².

Il faut rappeler ici que, dans le domaine savoyard, existe encore la *chapelle de la Maladière de Vège* en Faucigny, un des cas très rares de chapelle-hôpital bien conservée dans toutes nos régions francophones et loin à l'entour (voir pp. 123–124).

Les chapelles castrales

En ce qui concerne les rares *chapelles castrales*, donc dépendantes de châteaux ducaux, comtaux ou seigneuriaux, il n'y en a aucune qui ressemble à la grande chapelle Saint-Antoine de La Sarraz, fondée en 1360, dont il va être question. Seule la petite *chapelle Saint-Jean du château de Gruyères*, installée dans une tour semi-circulaire de l'enceinte extérieure, se présente, avec sa façade à clocher-arcade, comme une chapelle castrale typique mais très simple (voir p. 526), telle que devait l'être celle du château de Planaz à Desingy (Haute-Savoie), sans doute également dans un bâtiment à part (voir pp. 129–130). Et comme elles avaient été auparavant, mais plus imposantes, à Chillon, à Tourbillon³³ (Sion), et bien sûr à Chambéry (voir pp. 32 et 89–90).

La chapelle Saint-Antoine de La Sarraz (1360/1372 et 1501-1502). –

C'est seulement récemment que cette grande chapelle a livré une bonne partie de ses mystères grâce aux investigations archéologiques effectuées par le bureau Archeotech en 1995–1997³⁴: ces dernières mettent en cause tout particulièrement la datation du voûtement qu'elle a conservé. Pour le dire en résumé, cette chapelle dédiée à Saint-Antoine, fondée par François 1^{er} de La Sarraz et apparemment édifiée comme première chapelle urbaine entre 1360 et 1372 par son fils Aymon III, est devenue plus tardivement la chapelle funéraire des seigneurs de La Sarraz, remplaçant alors comme nécropole de cette famille l'église prémontrée de L'Abbaye du Lac de Joux. Elle est connue surtout pour abriter un célèbre tombeau macabre, mais c'est aussi, du point de vue de l'architecture, l'une des rares églises à nef unique voûtées d'ogives de nos régions, avec celle de l'hôpital ducal de Villeneuve, bien antérieure, et, en plus, elle est d'une conception exceptionnelle ici.

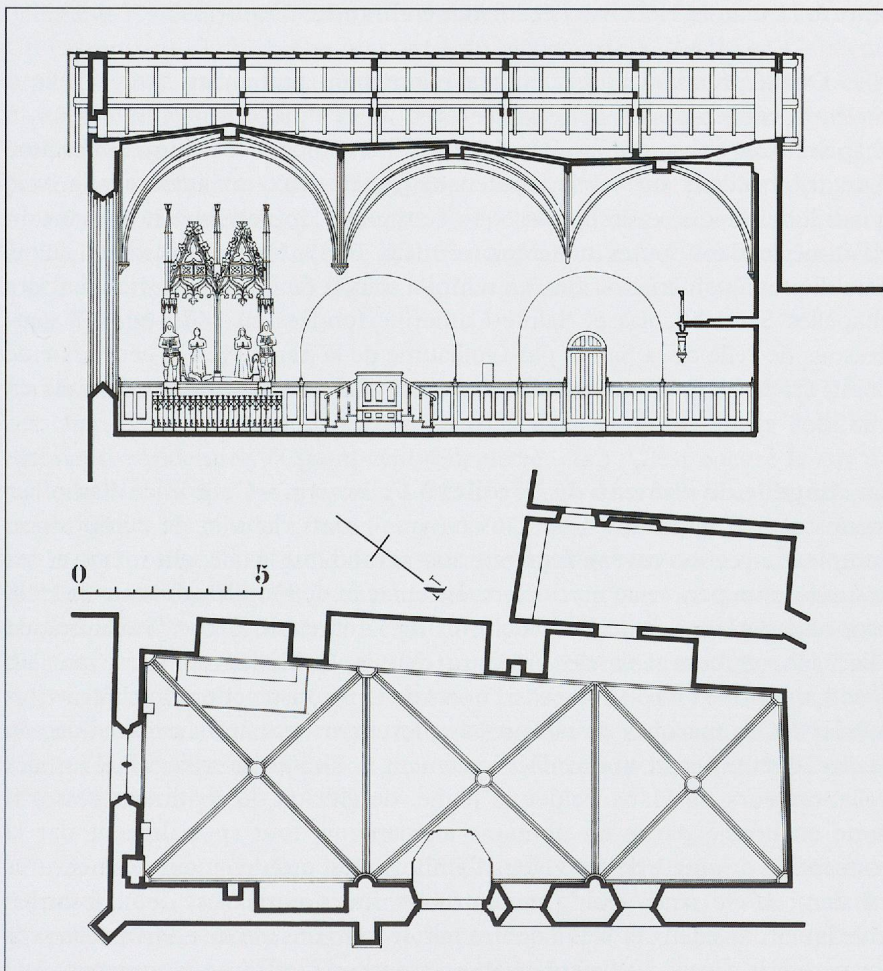


Fig. 942-943. La chapelle Saint-Antoine de La Sarraz. La coupe vers le sud-ouest et le plan de l'état avant la restauration de 1995–1998 (dessin de Jean Iten, 1957, pour MAH, Vaud).

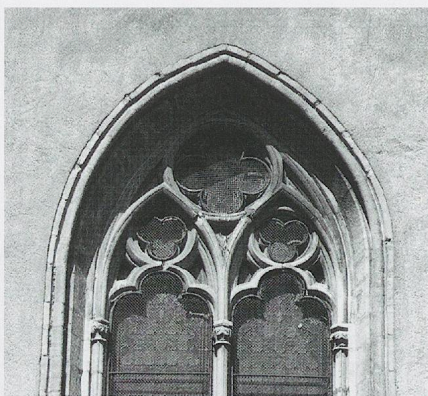


Fig. 944. La chapelle Saint-Antoine de La Sarraz. La baie axiale du gothique rayonnant de 1360/1372 (photo MG, 1969).

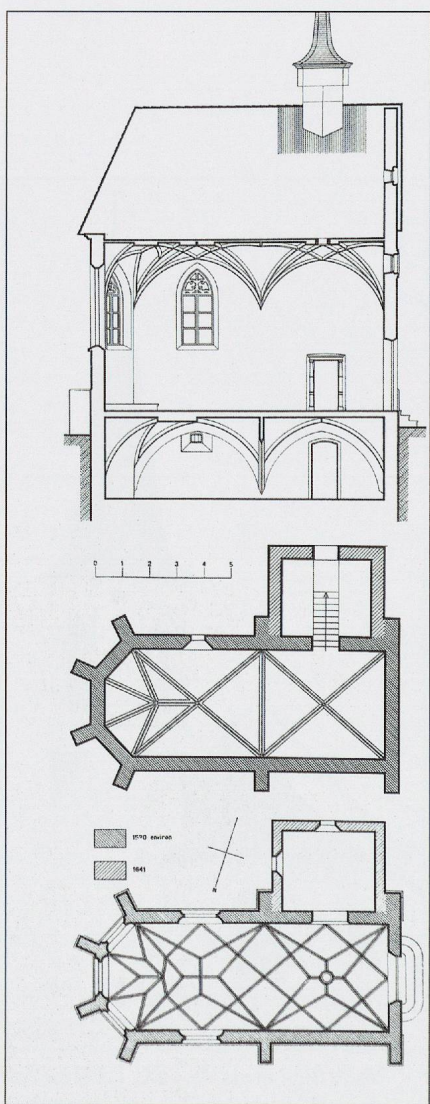


Fig. 945. La chapelle du château de Pérolles à Fribourg. Coupe longitudinale et plans (relevés de Joseph Python publiés dans *Monuments d'Art et d'histoire, Fribourg* III, 1959).

Rappelons donc d'abord que, comme il a été proposé naguère, on peut considérer cette vaste chapelle privée, la plus grande du Pays de Vaud, comme la chapelle urbaine du bourg, avant la construction par la ville de «l'église ou chapelle» Notre-Dame contiguë, attestée, elle, en 1416 seulement, et avant son adaptation tardive à une fonction uniquement funéraire, apparemment non prévue à l'origine: le nombre de messes à y dire – trois messes tous les jours de la semaine, par quatre chapelains – pourrait-il le laisser aussi entendre³⁵?

Des preuves dendrochronologiques tirées des voûtains, donnant la date de 1501–1502 environ pour l'abattage de bois de coffrage, confirment ce que suggéraient les écus aux armes des constructeurs présumés, le seigneur Barthélemy de la Sarraz († 1505) et son épouse Huguette de Saint-Triviers, sculptées sur l'une des deux clefs d'origine des croisées d'ogives, armes qu'on trouve déjà à la porte d'entrée du château, datées 1499, avec leurs initiales (voir fig. 506). Implantée à l'angle de l'enceinte basse du château et de celle de la ville, dont elle utilise une portion des anciens murs, la chapelle Saint-Antoine compte trois travées couvertes de croisées d'ogives en partie sur culots et en partie sur colonnes engagées, avec formerets, mesurant, dans œuvre, de 5,30 à 6,30 m de large sur 15 m de long et de 6,20 à 7,30 m de haut (fig. 942–943). La largeur et la hauteur augmentent donc d'ouest en est, ce qui a pour effet d'amplifier l'espace intérieur: mais dans un sens inverse à celui de l'église de la Madeleine à Genève, seule église régionale à montrer déjà alors cette particularité – dans ce cas-là pour donner au contraire l'impression d'allongement (voir fig. 91). Cette disposition de La Sarraz est reprise d'ailleurs au même moment à la collégiale de Valangin (1500–1505), encore sous une autre forme (voir fig. 661). Relevons enfin que le profil des nervures de cette chapelle, en tore à listel flanqué de cavets, rare avant le milieu du XV^e siècle, se rencontre plus fréquemment au XVI^e, spécialement entre le Léman et Neuchâtel et surtout en Franche-Comté³⁶.

De la première étape, limitée maintenant aux murs actuels, elle a pourtant conservé sa fenêtre axiale avec un remplage à profils toriques à chapiteaux et bases, qui montre deux formes trilobées et sommées chacune d'un trilobe dans un cercle, soutenant toutes deux un autre cercle avec quadrilobe: unique exemple de ce tracé typique du gothique rayonnant du XIV^e siècle dans toutes nos régions³⁷ (fig. 944). Quant aux deux culots héraldiques aux mêmes armes, en emploi sous la fenêtre, ils proviennent des chapelles Saint-Nicolas et Sainte-Catherine fondées en 1475 et 1477 «au-dessous de celle de la Sarra» par Guillaume de la Sarra (†1478) et Alexie de Saint-Trivier, son épouse: leurs murs, attestés en 1873, furent démolis en 1885³⁸.

La chapelle du château de Pérolles à Fribourg. – Cet édifice d'ampleur modeste – 10,20 m sur 4 m dans œuvre – mais riche et de composition complexe, avec son caveau funéraire aussi grand que la chapelle même et qui la surélève un peu, reste un cas rare. Le château de Pérolles, devenu en 1508 propriété de Charles de Diesbach, fils de l'avoyer de Berne Guillaume de Diesbach, et bourgeois de Fribourg depuis 1500, fut complété par un sanctuaire privé entre 1508 et 1522 lors de la reconstruction du château lui-même^{38b}. Des marques de tailleurs de pierre permettent de penser que son maître d'œuvre, qui a travaillé également à l'hôtel de ville, est l'un des collaborateurs de Hans Felder le Jeune, de Zurich. Le bâtiment ressortit donc en bonne partie au domaine alémanique, tout spécialement par la conception originale de ses voûtes flamboyantes, qui dessinent des nervures en demi-étoile sur l'abside et, entre les murs parallèles, deux losanges imbriqués dans deux étoiles à quatre rais, le tout sans aucune ogive mais avec formerets; le caveau surbaissé inverse ce tracé en n'offrant pratiquement que



Fig. 946. Le château de Blonay. Au deuxième étage de la tour de droite, les fenêtres de la chapelle Saint-Nicolas (photo Daniel de Raemy, 1994).

des ogives (fig. 945). Toutes ces nervures montrant un simple profil à deux cavets retombent presque en sifflets dans les murs. La plupart des remplages des fenêtres, limitées d'ailleurs au chevet, confirment l'appartenance au même courant stylistique et soulignent monumentalement l'abandon de modes plus méridionales.

Ces chapelles castrales sont d'une manière plus générale intégrées aux bâtiments résidentiels, comme elles l'avaient déjà été à Yverdon et à Morges. Un cas un peu semblable se rencontre au château de *Sallenôve* en Genevois (voir fig. 224), mais non au château-ermitage de *Ripaille* en Chablais à celle d'Aymon de Montfalcon, à deux travées intégrées à l'étage (voir fig. 966-968), alors qu'au château Saint-Maire à *Lausanne*, un oratoire tardif, dans la profonde embrasure d'une baie, n'est discernable que par les peintures murales du XV^e siècle qui l'ornent³⁹. Rappelons que les chapelles du canton de Neuchâtel montrent encore d'autres implantations et des compositions tout à fait divergentes au château de *Neuchâtel* et à celui de *Colombier NE* (voir fig. 666-669).

La chapelle Saint-Nicolas du château de Blonay. – Depuis le XIII^e siècle, ces chapelles castrales sont établies parfois dans l'une des tours liées aux bâtiments résidentiels (Champvent, Surpierre, etc.). C'est encore le cas de celle de Blonay, qui est attestée en 1523⁴⁰; située dans une tour de défense carrée (fig. 946), elle se relie à l'étage du bâtiment voisin par une arcade en arc brisé, fermée d'une grille de ferronnerie reposant sur deux murets, selon un type commun (fig. 947) et prend jour par trois baies en arc brisé aussi, étroites mais à encadrement soigneusement mouluré. La simple croisée d'ogives avec formerets s'appuie sur des colonnes engagées à bases prismatiques, qui reçoivent en pénétration les listels des nervures, constituées d'un tore à listel, de cavets et de tores, bien séparés, et laissent donc penser plutôt à un ouvrage d'inspiration genevoise, à situer au 1^{er} quart du XVI^e siècle (fig. 948, et voir pp. 17 et 204).

A côté des chapelles isolées d'hôpitaux ou de châteaux qui viennent d'être traitées, nos régions romandes n'ont guère conservé de grandes chapelles privées indépendantes toujours debout, à l'exception de celle de *Sainte-Anne de Rive* à Estavayer (voir pp. 502-505).

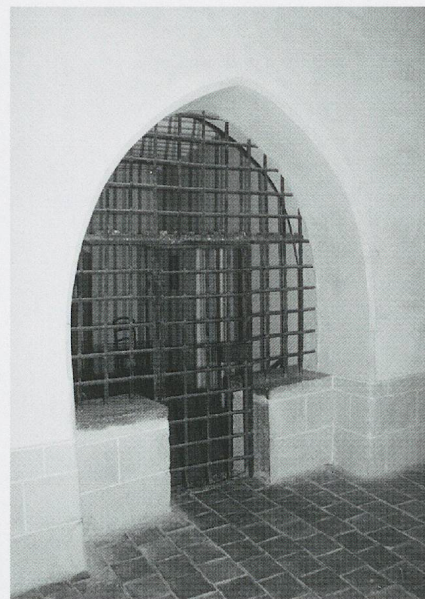


Fig. 947. Le château de Blonay. La chapelle Saint-Nicolas: l'arcade d'entrée et ses murets (photo Daniel de Raemy, 1994).

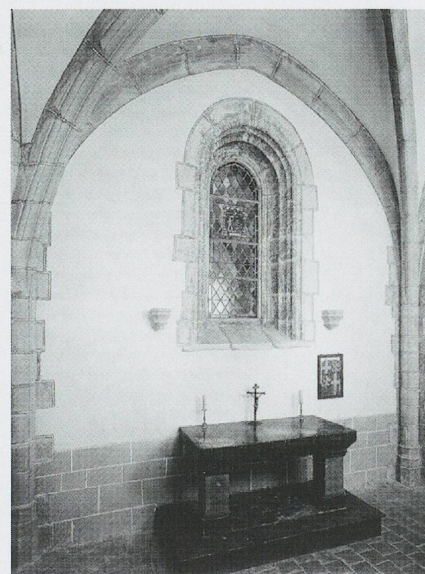


Fig. 948. Le château de Blonay. La chapelle Saint-Nicolas: l'intérieur avec ses colonnes à listel (photo collection Daniel de Raemy).

Les plus importantes chapelles privées annexes des églises

A part celles, déjà analysées ailleurs, du prieur Dardon à Nyon, de Nicolas Garilliat, évêque d'Ivrée, à Aubonne, des Buloz à Moudon, et celles qui flanquent le clocher-porche de Saint-Martin de Vevey, l'ancien Pays de Vaud offre, à la fin du Moyen Âge, peu de grandes chapelles jointes à ses églises et qui sortent du lot. En Chablais valaisan, rappelons l'existence de la longue *chapelle de Félix V* à l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune, dont l'implantation est d'ailleurs exceptionnelle (voir pp. 463-464), et, à Noville dans le Chablais vaudois, celle d'une chapelle en saillie à simple croisée d'ogives mais qui a conservé ses dispositions anciennes, avec arcade fermée par une forte grille posée sur deux petits pans de murs, disposition qui se retrouve à la chapelle du château de Blonay VD (voir fig. 947), se rencontrait notamment à l'église d'Ollon (voir p. 477, n. 58), et se voit encore à la chapelle Sainte-Barbe de la cathédrale de Sion, de 1471⁴¹. L'exception, qui excède en ampleur – plus de 14 m de longueur – tous ces cas romands, est la grande *chapelle de la confrérie Saint-Michel* à l'église Saint-Pierre de Porrentruy (voir pp. 457-458).

La chapelle de Jean de Juys (1444/1445) à l'abbatiale de Romainmôtier.

C'est en avril 1444 déjà que le prieur Jean de Juys aurait institué la chapelle Saint-Grégoire, bien attestée l'année suivante comme «nouvellement fondée» ou «chapelle neuve» et bien localisée «du côté nord», qui est dite plus tard «la chapelle de Juys communément de Roddeys»⁴². Connue pour son décor peint, tout comme l'étage supérieur, et mesurant 4,20 m sur 7,60 dans œuvre, elle comporte une travée en berceau brisé et une croisée d'ogives et, exceptionnellement, se retranche de l'intérieur de l'église au moyen d'un mur percé d'une petite baie rectangulaire et d'une porte à linteau sur coussinets, toutes deux largement chanfreinées (fig. 949). Ce bâtiment n'a pas de contrefort à son angle libre. Les nervures allégées de simples cavets reposent, entre les deux parties, sur des colonnes engagées à chapiteaux simples mais prismatiques, analogues aux bases, et adaptées aux murs inégaux (fig. 950). L'unique fenêtre à deux formes trilobées surmontées d'un quadrilobe, à membrure très épaisse mais avec des arêtes coupées par des chanfreins, a un seul correspondant, plus fin, à l'église de Bretonnières voisine (fig. 951 et 952).



Fig. 949. L'abbatiale de Romainmôtier. La chapelle de Jean de Juys (1444/1445): la façade d'entrée sur le bas-côté du chœur (photo MG, 2010).



Fig. 950. L'abbatiale de Romainmôtier. La chapelle de Jean de Juys (1444/1445): détail d'une colonne engagée au milieu du mur sud (photo MG, 1973).

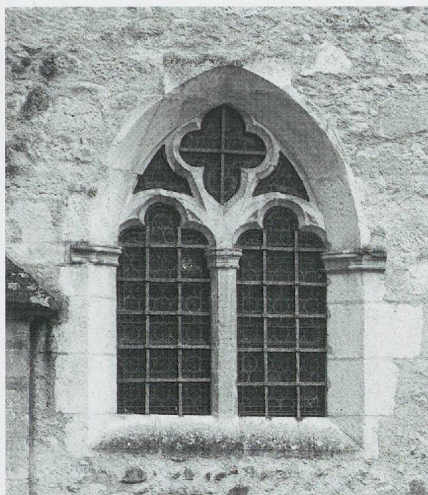


Fig. 951. L'abbatiale de Romainmôtier. La chapelle de Jean de Juys (1444/1445): la fenêtre (photo MG, 2012).



Fig. 952. L'église de Bretonnières VD. La baie axiale du chœur, milieu du XV^e siècle (photo MG, 1970).

La chapelle de Guy de La Rochette (1453/1462) à l'église de Lutry. –

Fondée par Guy de La Rochette, administrateur du couvent bénédictin, entre 1453 et 1462 au sud-ouest de l'église paroissiale et priorale de Lutry, prise actuellement entre la chapelle des Mayor, bien antérieure, et le clocher plus tardif, la grande *chapelle Saint-Claude et Saint-Grégoire* mesure 9,30 m sur 4,70 dans œuvre et forme deux travées voûtées d'ogives à tore avec listel flanqué de cavets suivis de chanfreins, reposant en partie sur culots dans les angles et, au milieu, en pénétration directe sur deux colonnes engagées; celle du sud, entre les deux arcades qui donnent sur la nef, s'évase en un cadre rectangulaire pour former une armoire (lavabo?) et montre une base très prismatique, stylistiquement issue des supports du chœur du Münster de Berne (avant 1435) qu'on retrouve dans le chœur de l'église des Verrières (vers 1517). Les croisées sont munies de clefs assez sommairement sculptées, l'une figurant un Christ bénissant et l'autre portant les armes peintes des La Rochette, qu'on voit d'ailleurs sur les stalles du chœur monastique⁴³ (fig. 953). Ses deux fenêtres marquent bien, avec leur remplage flamboyant et leur mouluration encore en tores et en colonnettes à bases et à chapiteaux – manifestement inspirées de la fenêtre rayonnante de la chapelle des Mayor, voisine – une étape charnière, qui, dans la 1^{re} moitié du XV^e siècle, ne se rencontre guère dans l'ancien Pays de Vaud qu'au chœur de l'église de Montet VD (vers 1440) et à la chapelle-vestibule au nord la nef de Saint-François à Lausanne⁴⁴ (fig. 954). Elle possède un accès à l'extérieur par une porte, très restaurée, en accolade torique sommée d'un ange scutifère.

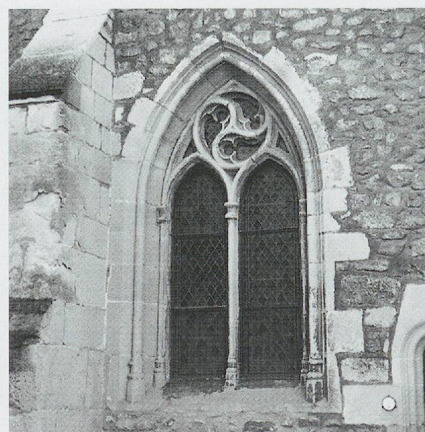
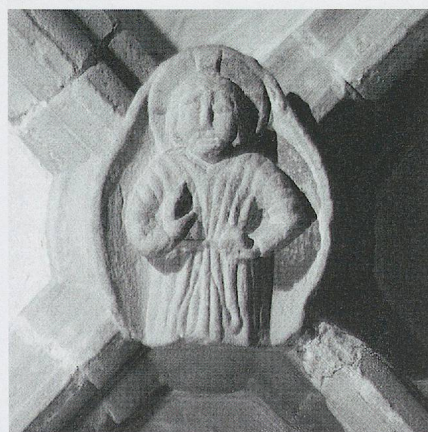


Fig. 953. L'église Saint-Martin de Lutry. La chapelle de Guy de La Rochette (1453/1462). La clef de voûte montrant le Christ bénissant (photo Claude Bornand).

Fig. 954. L'église Saint-Martin de Lutry. La chapelle de Guy de La Rochette (1453/1462): l'une des fenêtres (photo MG, 1969).

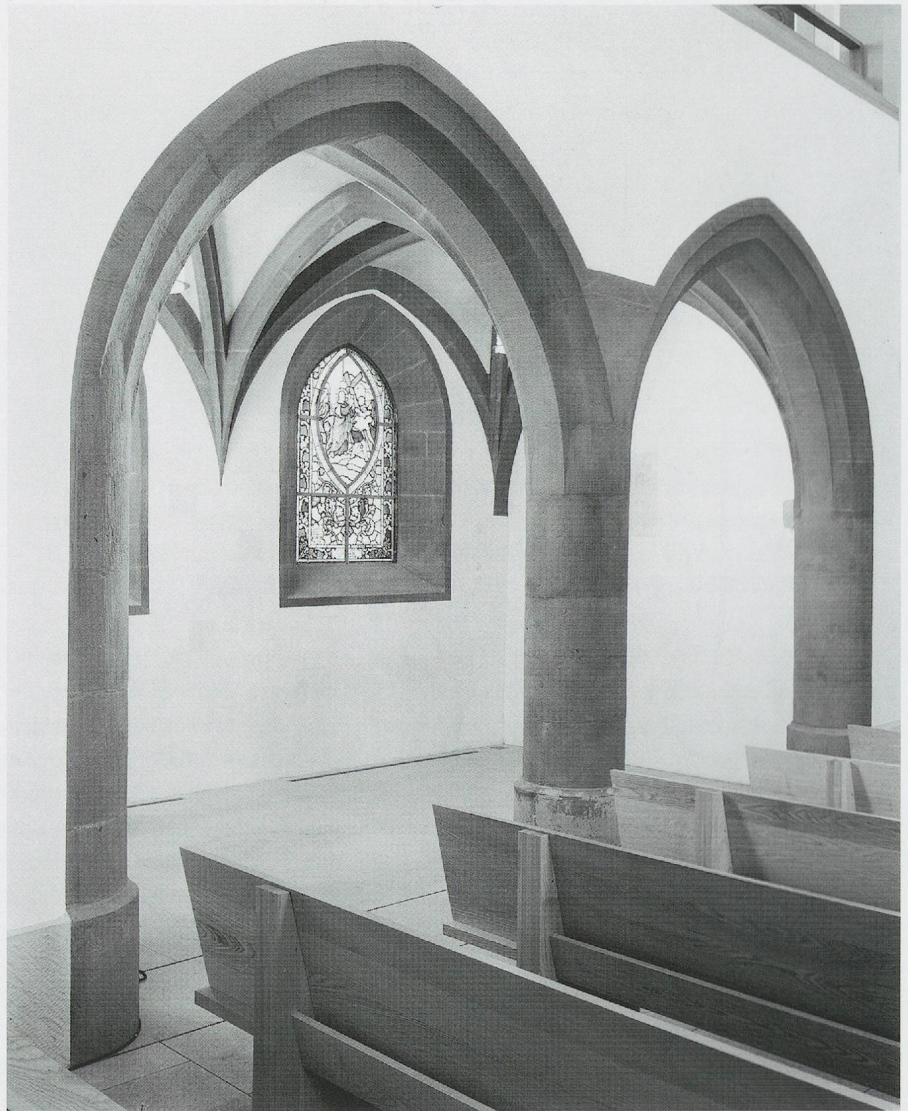


Fig. 955. L'église Saint-Germain de Pully. La chapelle Saints-Michel-et-Sébastien (1506): les deux arcades ouvertes sur la nef (photo Claude Bornand, 2012).

La chapelle Saints-Michel-et-Sébastien (1506) à la paroissiale Saint-Germain de Pully. – Cette chapelle privée, bien que relativement modeste (6,50 m sur 3 pour 4 m de haut), attire le regard par ses deux arcades en arc brisé à doubles cavets, avec piédroits arrondis et pilier intermédiaire en forme de colonne nue, ouvertes sur la nef de l'église paroissiale. Fondée et dotée en 1506 par Henri de Praroman, coseigneur de Chapelle-Vaudanne et ancien bailli épiscopal de Lausanne, et confirmée par l'évêque la même année⁴⁵, elle comporte deux travées presque carrées à simples croisées d'ogives profilées en cavets, à pénétration directe ou en sifflet, dans les murs et le support, avec formerets (fig. 955). Un rapport pourrait être établi entre les piédroits de Pully et ceux de l'arc triomphal au chœur de l'église de Chapelle-sur-Moudon, nom actuel de Chapelle-Vaudanne, sensiblement contemporaine, due à l'un des bons artisans alors en activité dans la Broye, comme François de Curtine⁴⁶, et celui de la chapelle de Cully, Antoine Dupuis, lui-même de Moudon. Quant aux retombées en sifflet, elles rappellent un peu celles, plus recherchées avec leurs recoupements, de Curtilles, dans la Broye aussi, vers 1510 – mais elles se retrouveront encore à Concise, vers 1521, à Bonvillars, avant 1526, et dans les chapelles latérales de Saint-Martin de Vevey, dès 1522, de François de Curtine aussi (voir fig. 735 et 365). Notons pourtant que, à la même époque, les doubles cavets ont leurs pareils à l'église de Saint-Saphorin, attribuable à Jean Contoz (voir fig. 7).

La chapelle privée au nord de l'église du couvent de Montheron. –

Bien qu'elle ait été démolie, il vaut la peine de rappeler ici l'existence d'une chapelle dont a été retrouvé le bas des murs en fouilles en 1911 déjà et à nouveau en 1976 et 2005–2006⁴⁷. Il n'a pas été possible pour l'instant d'en savoir plus: ni vocable, ni fondateurs ne sont connus, à moins que le bloc de pierre aux armes de la famille de Russin qu'on y a récupéré en soit une signature. Large de 5,35 m environ et profonde de 4,35 m, cette chapelle montrait à l'intérieur un parement en molasse d'assez gros appareil et même la tablette d'une fenêtre à meneau au nord, dont furent retrouvés des éléments du remplage flamboyant (fig. 957). Sa voûte, sans doute compliquée, reposait sur des colonnes engagées, dont deux avaient conservé leur partie inférieure: elles étaient exceptionnellement hélicoïdales-torsadées, y compris leurs bases (fig. 956). La clef, découverte alors aussi mais sans décor, a donné le profil des ogives, exceptionnel également pour toutes nos régions et même par rapport à la Franche-Comté: méplat flanqué de larges chanfreins, courts méplats parallèles et petits cavets.

Notre attribution de cet édifice à Jean Chollet, attesté à Montheron dans la 1^{re} décennie du XVI^e siècle, paraît audacieuse, mais ces vestiges montrent en tout cas que c'était une œuvre hors du commun, particulièrement par ses supports d'un type flamboyant rarement aussi accusé dans nos régions sinon dans les chapelles des Chalon à Mièges (Jura) et à Orbe (1524–1525) et, peu avant cette dernière, à la chapelle, toute récente en 1520, du château de Planaz en Genevois (voir pp. 129–130), et qu'elle pouvait donc dater des années 1520 (sur le décor «hélicoïdal», voir p. 663), sans parler de la chapelle de Claude d'Estavayer à Hautecombe (Savoie), vers 1518 (voir fig. 1007)...

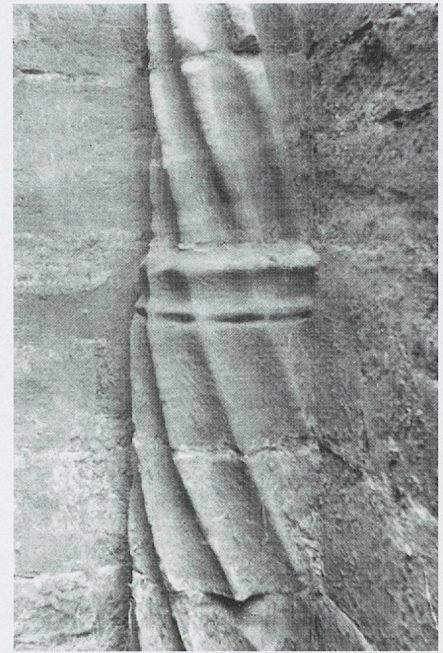


Fig. 956. L'abbaye cistercienne de Montheron. Ancienne colonne engagée hélicoïdale et torsadée de la chapelle donnant sur le bas-côté nord (photo 1911, aux Archives des Monuments historiques/ACV).

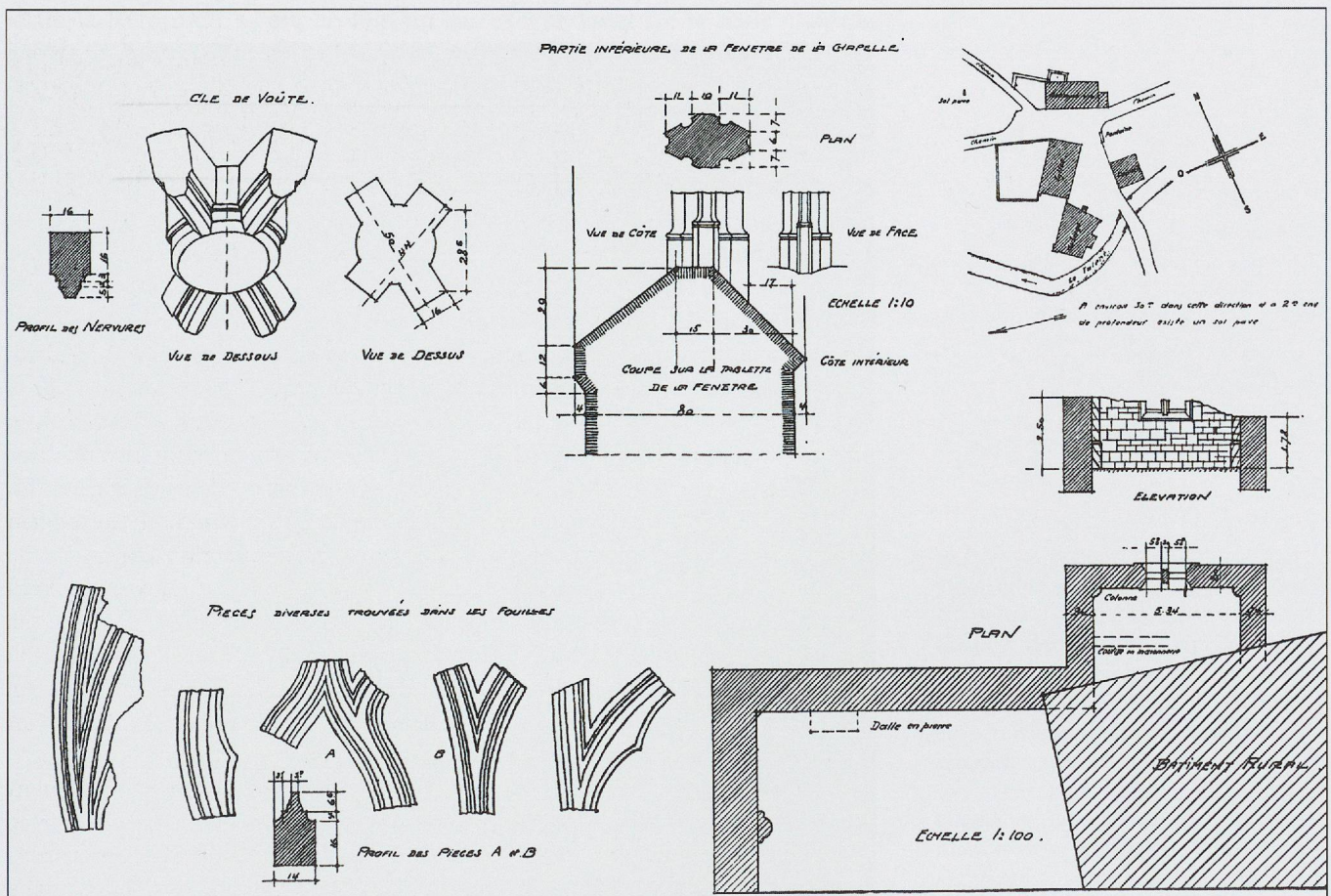


Fig. 957. L'abbaye cistercienne de Montheron. Relevés des vestiges de la chapelle donnant sur le bas-côté nord et retrouvés en 1911 (par Gustave Hämmerli, publié dans les *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande* 2/X, 1918).

Les ossuaires et chapelles-ossuaires

Parmi les chapelles « doubles » rattachées aux cimetières rappelons l'existence de celles de Saint-Maur au cimetière de la cathédrale de Lausanne⁴⁸, et de Notre-Dame de Compassion à Saint-Nicolas à Fribourg (1499–1504)⁴⁹; il y en avait bien sûr d'autres comme à Autigny FR au milieu du XV^e siècle⁵⁰ et comme on en trouve encore en Valais (Naters, 1513–1514), mais il n'est pas certain que les chapelles des cimetières, souvent dédiées à Saint-Michel, aient toutes possédé des ossuaires dans leur partie basse⁵¹. A part celle de Saint-Michel de Montreux, les chapelles-ossuaires qui subsistent dans l'ancien duché de Savoie sont incorporées aux églises: si la chapelle elle-même donne alors à l'intérieur de l'édifice, son sol apparaît surhaussé par l'ossuaire situé dans un caveau en dessous, comme à l'abbatiale de Payerne (chapelle Sainte-Anne et Saint-Yves, fondée vers 1398⁵²) et à l'église de Montet-Cudrefin (chapelle de la Trinité), où l'on accède encore à cet ossuaire par l'extérieur⁵³ (voir fig. 431 et 433). On compte ou comptait aussi des chœurs non seulement à caveau funéraire avec grand ossuaire au-dessous: explicitement à Gressy⁵⁴, encore à Morlens FR, mais là sous la sacristie, et sans doute à Châtillens VD. Les visites du XV^e siècle, et surtout celle de 1453, demandent fréquemment la construction d'un ossuaire – on ne parle que rarement de charnier ici⁵⁵ – parfois en utilisant des éléments d'architecture déjà existants⁵⁶, comme le montre la *chapelle-ossuaire Saint-Barthélemy*, terminée en 1394, à l'église Saint-Etienne de Moudon, le cas le plus frappant, puisqu'il comporte un ossuaire et, au-dessus, la chapelle: utilisant le mur de ville et les deux murs à l'épaule de l'église, on put ne monter qu'un seul pan au sud, percé d'une grande fenêtre⁵⁷.



Fig. 958. La chapelle-ossuaire Saint-Michel à Montreux (1522?–1525 ou peu avant). L'extérieur vu de l'ouest (photo MG, 2011).



Fig. 959. La chapelle-ossuaire Saint-Michel de Montreux (1525 ou peu avant). Vue de l'intérieur (photo Claude Bornand).

La chapelle-ossuaire Saint-Michel de Montreux (1522?-1525). – Cette chapelle, érigée devant le porche de l'église Saint-Vincent sous le vocable Saint-Michel, est certainement comprise dans ces « constructions situées autour de l'église » et édifiées aussi par les paroissiens, dont il est question peu avant la Réforme⁵⁸. C'est, en fait, un cas exceptionnel ici: la seule chapelle gothique de cimetière isolée subsistant actuellement dans le canton de Vaud, étonnamment vaste en surface et en hauteur, d'autant plus qu'elle est en partie engagée dans la forte pente (fig. 958).

Edifiée effectivement par les paroissiens, la chapelle est utilisable en 1522, et achevée en tout cas en 1525, année où elle est consacrée⁵⁹. Elle sert de lieu de culte dans sa partie supérieure, de plain-pied avec l'église, et d'ossuaire dans sa partie inférieure établie dans la pente: superposition ici grandiose mais traditionnelle, rappelée expressément pour la chapelle de la Trinité à Lutry en 1423⁶⁰. D'assez grandes dimensions et toute en longueur – 10,75 m sur 5,25 – la chapelle même est conçue sur un plan rectangulaire, sans contreforts, avec un couvrement de quatre croisées d'ogives en tuf, profilées en simples cavets, retombant sur des colonnes engagées dans les murs et sur une légère pile centrale octogonale de même matériau (fig. 959): ce qui la rapproche du type des salles capitulaires et de celui de chapelles de confréries liées aux églises, très rares ici, et en particulier de celle des Allemands à Saint-Gervais de Genève, antérieure de près d'un demi-siècle, mais là, de modénature beaucoup plus développée étant donné déjà la pierre utilisée, la molasse (voir p. 73). Le maçon-architecte de Saint-Michel n'est pas encore connu, bien que proche sans doute du maître de la nef de l'église Saint-Vincent (1512/1519) et à l'aise dans le travail du tuf: serait-ce Pierre Guigoz lui-même (voir pp. 477-478)?

Pour conclure cette section concernant les chapelles, rappelons, comme il a été dit, que celles de Suisse romande et de Savoie qui sont conservées offrent quelques cas de voûtes complexes d'une grande variété et parfois « dédoublées » (Genève, Bursins, Saint-Saphorin, Orbe, Bavois, Cornaux, Saint-Blaise, Cressier, La Neuveville, Payerne, Mieussy, Samœns, Planaz, Chambéry). Elles sont assez fréquentes en Franche-Comté et, en partie, en rapport direct avec certaines chapelles neuchâteloises et vaudoises (Mièges, La Rivière, Arc-sous-Montenot, Morteau, Salins, etc.⁶¹).

Une remarque encore à propos des chapelles isolées. La tradition qualifie parfois de « chapelles » des éléments architecturaux qui n'en sont pas, en dépit de leur couvrement en croisées d'ogives, comme la « chapelle » des Maillardoz à Rue, qui n'est plus qu'une « cave » des anciennes dépendances de la grande maison de cette famille, mais dont les voûtes sont frappées de ses armes. Ce qui n'est pas arrivé à celles de la grande maison Baillod à Cormondrèche NE, couvertes et armoriées de même⁶².

De rares églises d'époque flamboyante avec voûtes en berceau bien datées

Parmi les chœurs de ce type, fréquents à l'époque romane et encore au XIII^e siècle mais le plus souvent non datés de manière précise, il en est deux qui remontent explicitement au XV^e siècle: un dans la Broye vaudoise, dont nous allons parler, et l'autre en Faucigny savoyard, dont il sera question plus loin (voir pp. 587-588). Tout les oppose mais ils démontrent que cette solution archaïsante reste encore porteuse d'une certaine valeur, symbolique sans doute pour une église d'ordre de Mendians stricts comme celle de Cluses en Faucigny, ou hiérarchique pour une chapelle de simple bourg, comme celle de Villarzel-l'Evêque, et cela d'autant plus qu'ils sont édifiés avec l'aide de hautes autorités comtale ou épiscopale⁶³.

L'église Saint-Georges du bourg de Villarzel-l'Evêque. – Pour l'instant on peut encore suivre l'analyse de l'archéologue cantonal Albert Naef, qui, il y a un siècle déjà, ne voyait dans cette «chapelle» rien de plus ancien que des éléments typiquement du XV^e et même du XVI^e siècle⁶⁴. En tout cas, elle n'existait pas (ou plus) au moment de la visite pastorale de 1417, qui n'en parle pas, et sa première mention ne date que de 1450. Lors de la visite de 1453, elle n'est qu'une filiale de la paroisse de Granges-près-Marnand, qui, elle, appartient en revanche au «ressort» militaire du château de Villarzel, et l'édifice ne semble pas encore entièrement terminé alors: il n'y a pas de plancher ou de pavage, l'autel n'est pas consacré, le tabernacle mural existe déjà mais non le lavabo liturgique⁶⁵. L'évêque de Lausanne, maître de Villarzel au temporel comme au spirituel, a certainement contribué à l'érection de cette chapelle, d'autant plus qu'il n'en avait pas dans son château voisin et que lui et son châtelain devaient s'y rendre pour la messe; le vocable et la présence des reliques de saint Georges, explicitement signalées en 1466, laissent supposer que ce fut bien sous Georges de Saluces⁶⁶ (1440–1461). Quant à la charpente actuelle, seule datable par la dendrologie, elle remonte à 1520–1521: peut-être signe d'une reprise⁶⁷?

Malgré le clocher-arcade, percé d'une seule baie au haut d'un mur très épais, plus élémentaire encore que celui de Curtilles, et la modestie de l'ensemble, l'église paraît «moderne» et très étudiée dans les détails, avec ses

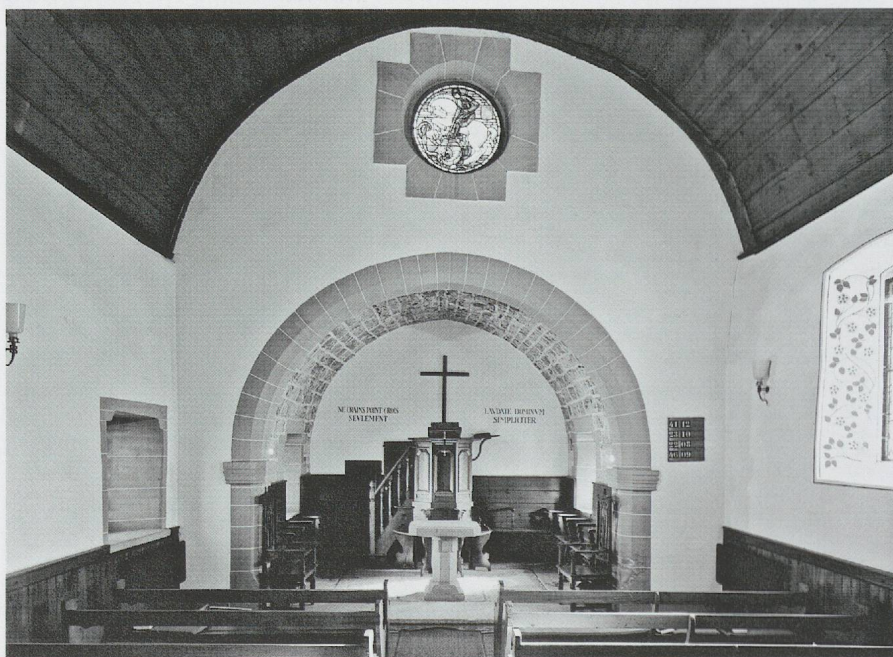


Fig. 960. L'église Saint-Georges du bourg de Villarzel-l'Evêque VD. L'intérieur vers le chœur (photo Claude Bornand).



Fig. 961. L'église Saint-Georges du bourg de Villarzel-l'Evêque VD. L'extérieur du sud-ouest (photo Claude Bornand).

nombreuses fenêtres en molasse exceptionnellement de forme rectangulaire et chanfreinées tout autour de l'encadrement à l'extérieur, sa porte latérale de même type, avec linteau sur coussinets bien dessinés, et sa corniche sustentue d'un simple cavet (fig. 961). Ce type de baies ne se retrouvant dans les églises régionales qu'à l'entrée de la chapelle de Jean de Juys (1444/1447), à l'abbatiale de Romainmôtier (voir fig. 949), confirmerait une datation de celle de Villarzel entre 1440 et 1450. A l'intérieur, la petite nef de plan rectangulaire (environ 8,25 m sur 6), couverte en berceau lambrissé, donne à travers un arc triomphal, aussi en plein cintre simplement chanfreiné, sur un petit chœur trapu et pour une fois oblong (4,30 m sur 2,50 de profondeur), voûté en berceau plein cintre et démuné maintenant de grande fenêtre axiale, à moins qu'il n'y ait eu qu'un simple oculus, dont des traces bizarres existeraient encore, laissant penser plutôt à une sorte d'oratoire. Le mur de l'arc triomphal est percé d'un oculus probablement moderne (fig. 960). Mais ajoutons, par acquis de conscience, que cette disposition pourrait faire aussi penser à un chœur plus ancien correspondant à une église primitive encore plus petite...

A cet exemple d'extrême sobriété architecturale, on aurait pu ajouter le cas, inexplicable, de la reconstruction de *l'église paroissiale Saint-Nicolas d'Orsières* en Valais en 1497, état mal documenté et disparu à la rénovation de 1896. L'ample bâtiment de simple plan rectangulaire de 24 m sur 12 grosso modo, incorporant le chœur lui-même, était jusqu'alors couvert d'un sobre berceau brisé lambrissé⁶⁸. Cette austérité ne se retrouvera qu'à Cluses, en Faucigny, dans un tout autre contexte religieux (voir pp. 587-588), et, pour les nefs en berceau lambrissé, dans la mouvance neuchâteloise apparemment (voir pp. 413-414).

